

Introduction

Chloé Chaudet (Université Paris-Sorbonne)
Aude Leblond (Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3)

« L'admiration rend aveugle, [...] elle rend l'admirateur stupide » s'indignait Reger dans *Maîtres anciens* de Thomas Bernhard¹. Si ces actes de la journée d'étude jeunes chercheurs de la SELF XX-XXI (qui s'est tenue rue de la Sorbonne à Paris, le 14 juin 2014), sont loin de mériter le dernier qualificatif employé par le critique d'art octogénaire mis en scène par Bernhard, c'est d'abord parce qu'ils questionnent les postures hagiographiques jugées stériles par l'écrivain autrichien. L'irrévérence telle que nous l'envisageons n'exclut pas pour autant l'idée d'admiration, puisqu'elle contient précisément cette part de révérence qui la distingue de l'irrespect. En d'autres termes, nous comprenons l'irrévérence comme une posture située légèrement en deçà de l'irrespect comme du cynisme, une posture qui n'irait pas jusqu'à assumer relativisme ou nihilisme.

L'irrévérence s'attaque à tout ce qui relève de la norme ou de la position dominante : elle peut se confronter aussi bien à des hiérarchies sociales qu'à des normes éthiques, au pouvoir exercé par le canon littéraire, ou encore aux normes de la « belle langue ». L'élan de révolte irrévérencieuse semble pourtant ne jamais aller jusqu'à une disqualification totale de la cible. Affaire de légèreté autant que de subversion, l'irrévérence n'a pas pour enjeu un rejet absolu, mais seulement une déstabilisation – qui fragilise tout en mettant en valeur l'objet qu'elle peut désigner comme idole. Une certaine révérence persiste donc dans l'irrévérence, parce que celle-ci suppose que la cible soit identifiable par l'auditoire.

Dans ce contexte, la journée d'étude à l'origine de ces actes gravitait autour de la question suivante : dans quelle mesure l'irrévérence peut-elle définir un *ethos* d'écrivain, au-delà d'un *ethos* d'apprenti écrivain ou de critique se plaçant *de facto* dans les marges de la création littéraire ? En rassemblant des chercheurs en littératures française, francophone et comparée, nous souhaitons souligner que si cette question est pertinente face à la France du vingtième siècle – un siècle du crépuscule des idoles à plus d'un titre – elle l'est également dans une perspective internationale. Du début à la fin de ce siècle qui signe la fin des grands récits chrétien, marxiste, positiviste, progressiste, l'irrévérence s'inscrit dans les productions littéraires : présente du déboulonnage du roman par Breton à la subversion linguistique de Céline, au renversement des normes sociales et sexuelles par un Genet empruntant la phraséologie catholique, puis à la mise à bas d'une icône balzacienne périmée, et jusqu'à la créolisation de la langue de l'opresseur par l'écrivain colonisé, elle met au jour des forces d'oppression et les attaque par une subversion que ces actes tentent de cerner.

Pour ce faire, nos contributrices et contributeurs interrogent dans un premier temps l'irrévérence en tant que déstabilisation visée par l'écrivain – une déstabilisation dont il s'agit tant d'examiner la force de contestation que la capacité de proposition, *a minima* au plan de la création littéraire. La notion même d'irrévérence semble comporter deux pôles d'attraction : un pôle contestataire et un pôle humoristique, constituant une bipolarité qui ne se réduit pas à une antithèse. Car l'idée d'une révérence subsistant dans l'irrévérence s'oppose à toute critique « dogmatique » ou unilatérale – remarque valant pour le pôle contestataire, mais également pour le pôle humoristique que comprend la notion. Jean-Marc Moura explique bien dans *Le Sens littéraire de l'humour* que celui qui fait acte de véritable humour s'inclut dans le

¹ Thomas Bernhard, *Alte Meister. Komödie*, Francfort/M., Suhrkamp, 1985. Trad. française de Gilberte Lambrichs, *Maîtres anciens* [1988], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2005, p. 101.

jugement porté¹. *Mutatis mutandis*, faire *quand même* acte de révérence empêcherait de mettre les rieurs (ou les « sourieurs ») de son côté contre une instance qui serait construite comme extérieure. Il s'agit bien de déstabiliser, et non de renverser.

Si cette déstabilisation irrévérencieuse doit être distinguée de l'insolence ou de l'irrespect, les spécificités de la révolte à laquelle elle tend sont à identifier. À cet égard, les Don Juan de Jean Anouilh, Roger Vailland et Henry de Montherlant dont traite l'article d'Aurélia Gournay ainsi que le Céline pamphlétaire évoqué dans la contribution de Maxim Görke sont d'autant plus pertinents qu'ils rassemblent le pôle humoristique de l'irrévérence, en lien avec une réflexion sur l'intertexte, et son pôle contestataire – le cas de Céline en constituant une manifestation exacerbée.

Viennent ensuite deux auteurs dont l'irrévérence se révèle d'autant plus marquante qu'ils l'érigent en principe créatif. La micro-lecture de *Notre-Dame-des-Fleurs* proposée par Mathias Verger met ainsi en lumière le lien entre traitement ludique de la langue et critique à visée morale et politique chez Jean Genet. Puis Solenne Montier considère le cas de Nathalie Sarraute, dont l'irrévérence généralisée – qui s'applique au jargon critique, aux codes du monde littéraire, à la psychanalyse, aux normes langagières et sociales, etc. – ressortit à un processus global de déstabilisation et à une mise en garde contre tout figement de la pensée.

Ouvrant la deuxième partie de notre ouvrage consacrée à l'irrévérence de la réception et de la critique, c'est une forme spécifique de figement de la pensée que les trois contributions suivantes interrogent : celui qu'implique la canonisation de la littérature. Car l'irrévérence concerne aussi le rapport aux auteurs, qu'ils soient des « monstres sacrés » (cibles idéales de l'irrévérence selon Jean-Pierre Martin²) ou qu'ils renvoient à la figure de l'écrivain dilettante, voire fumiste, que la postmodernité a pu contribuer à esquisser. Isolde Lecostey montre ainsi comment Joyce Mansour passe au crible l'humour noir théorisé par André Breton dans sa célèbre anthologie – une Joyce Mansour dont l'irrévérence acquiert des contours notamment féministes. Puis Véronique Samson examine comment, pourquoi et dans quelle visée ce monstre sacré qu'est lui-même Sartre fait acte d'irrévérence envers ces « génies » qu'il évoque dans *Les Mots* et *L'Idiot de la famille*. Enfin, Chloé Brendlé réfléchit à la révérence truquée d'Olivier Cadiot, qui soulignait en 2010 : « en France, nous sommes en retard sur ce sujet : on ne sait pas si on est moderne, postmoderne... J'aimerais bien savoir où on en est, nous. En tant qu'écrivain, je n'ai pas l'impression d'être moderne ; mais en réalité je ne sais pas non plus ce que je suis³ ».

Si cette marque d'irrévérence face à ses pairs et à ses critiques hexagonaux émane d'un Cadiot ayant acquis une certaine renommée, est-il pour autant vraiment possible de maintenir une posture d'irrévérence sur le long terme dans une carrière d'écrivain ? Si l'irrévérence (celle du Rimbaud du *Cahier* de 1871, celle d'Alfred Jarry, celle de Jules Romains dans *Les Copains*) peut sembler affaire de jeunesse, voire de fumisterie, est-elle compatible avec la consécration ? Se pose ainsi la question des limites de l'irrévérence. Benjamin Osiepa examine ces limites à partir de l'œuvre tardive d'Aimé Césaire, d'Édouard Glissant et de René Depestre, en interrogeant les possibilités de leur engagement en tant qu'écrivains reconnus : comment perpétuer une écriture de l'irrévérence – en l'occurrence une écriture qui déconstruit tant la langue de l'opresseur que son historiographie partisane – quand on est soi-même devenu une idole révéérée ? Mettant au jour les pièges tendus au lecteur par le facétieux Éric Chevillard, l'article d'Estelle Mouton-Rovira conclut notre

¹ Jean-Marc Moura, *Le Sens littéraire de l'humour*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010.

² Jean-Pierre Martin, « Deux professeurs d'irrévérence (Sarraute, Gombrowicz) », *Littératures*, n° 65 (« L'irrespect : entre idéalisme et nihilisme »), 2011, p. 57.

³ Olivier Cadiot, « L'intimité du texte », propos recueillis par Mathieu Laviolette-Slanka pour Evene.fr, 21/06/2010 [En ligne], <http://evene.lefigaro.fr/theatre/actualite/olivier-cadiot-avignon-artiste-associe-marthaler-lagarde-2785.php?p=2>, consulté le 15/01/2016.

ouvrage en rappelant que toute démarche littéraire irrévérencieuse suppose une connivence du lecteur.

La journée d'étude à l'origine de ces actes n'aurait d'ailleurs pas pu voir le jour sans la connivence et le soutien de l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, de l'Unité mixte de recherche THALIM, ainsi que de l'Université Paris Sorbonne. Nous remercions nos partenaires de l'époque, en particulier Alain Schaffner, président de la SELF XX-XXI et directeur de l'équipe THALIM, Philippe Daros, Directeur du Centre d'Études et de Recherches Comparatistes de Paris 3, et Didier Alexandre, directeur de l'UFR de littérature française et comparée de Paris Sorbonne. Un grand merci à Ferial Younsi, responsable administrative de l'École doctorale 3 de Paris 4 ainsi qu'à Josette Rio, gestionnaire de l'UMR Thalim. Merci également aux membres de notre comité scientifique, Corinne François-Denève, Laurent Demanze, Jean-François Louette, Jean-Marc Moura, Yolaine Parisot et Régis Tettamanzi, ainsi qu'à Jeanyves Guérin qui a eu la gentillesse de modérer une session. Mais surtout, nous remercions nos contributrices et nos contributeurs, auxquels nous tirons notre révérence.

Pour citer cet article : Chloé Chaudet et Aude Leblond, « Introduction », *Self XX-XXI*, L'Irrévérence, URL : [<http://self.hypotheses.org/publications-en-ligne/lirreverence/lirreverence-introduction>]